

Texte paru dans Etudes gamardaises n°7. Ici allégé de ses illustrations par Jacques Ducasse, publié dans Etudes gamardaises n°7, juillet 2005

Monsieur Jacques BOURGEOIS Résistant déporté

Jacques Léon Ernest Bourgeois est né à Orléans le 20 septembre 1895. Bachelier sciences, il s'engage dans l'artillerie en août 1914, au même Régiment que son frère aîné Emmanuel, qui est tué à côté de lui¹ en 1916. Jacques termine la guerre sous-lieutenant de l'Armée de l'Air au groupe de reconnaissance I/55, avec de brillants états de services : trois fois cité, deux fois blessé, il est titulaire de la Légion d'Honneur et de la Croix de Guerre.

A Biarritz il épouse en 1922 Yvonne Péchabrier (née en 1893 à Allasac en Corrèze). Le couple tient un magasin de maroquinerie, *les Perles de Venise*. Marguerite-Marie naît en 1924, Claude en 1926 et François en 1927.

Puis en 1933 ils louent à **Goos** l'abbaye de **Divielle** (photo ci-contre) que les Trappistes viennent de quitter. Ces moines austères y ont laissé une exploitation agricole de qualité. Jacques Bourgeois reprend le matériel de leur fromagerie et se spécialise dans l'industrie laitière.

En 1935 il voudrait bien acquérir l'ancienne abbaye, mais il doit la quitter car l'évêché la réserve à quelqu'un d'autre. Il s'installe alors à **Gamarde**, au château de Soustra que lui loue M de Laurens. Quant au monastère, vendu l'année même, on ne sait plus quoi en faire : il est finalement démoli après la guerre, à la barre à mine et à la dynamite, pour empierrer les chemins de Goos. Ainsi disparaissent les dernières traces de cette abbaye huit fois centenaire.

Le nouveau locataire de **Soustra** commence à Gamarde ses tournées de ramassage de lait et fabrique au château son fromage selon la recette des derniers Trappistes de Goos.

Cet homme entreprenant n'oublie pas l'aviation : il suit régulièrement des cours de pilotage et effectue ses périodes d'entraînement, à Pau et à Lyon.

Après une première alerte au moment de Munich, J. Bourgeois est mobilisé en septembre 1939. Il est promu Capitaine commandant la Cie Air 204/105. Sa Croix de guerre s'orne d'une nouvelle palme.

Après la défaite il retourne à Gamarde pour être démobilisé le 9 août 1940. Il reprend la fromagerie et chaque semaine effectue des tournées de livraison à Dax et sur la côte.

Une connaissance de Biarritz, le Docteur Maurice **Maton**, médecin O.R.L., le contacte au nom du réseau C.N.D. (à l'origine « **Confrérie Notre Dame** », fondé par le célèbre Colonel Rémy ; plus tard appelé « **Castille** »).

Jacques Bourgeois se rend au préventorium d'Arbonne (64) où deux infirmières, Mesdemoiselles Rospide et Schwab, lui remettent un poste émetteur.

Le Landais

Désormais, sous le pseudonyme « **le Landais** », il envoie à Londres les renseignements que le réseau lui transmet ou qu'il collecte lui-même au cours de ses livraisons, du pays basque à la côte landaise. Les filières d'évasion, les mouvements de troupes et de navires, puis l'état des fortifications atlantiques, forment l'essentiel des renseignements fournis par le réseau aquitain.

On a dit que l'établissement thermal désaffecté du Buccuron, à 800 mètres du château, aurait parfois servi de cache à des fugitifs qui cherchaient un passage pour l'Espagne : l'hôte de Soustra y a peut-être sa part. On peut supposer également que des renseignements ont été transmis en 1943 sur les fortifications que l'armée allemande entreprend alors à Gamarde.

¹ Le 20 Septembre, au Nord de la Somme entre Cléry et Bouchavesne. Emmanuel, Maréchal des logis, a 24 ans.

Quand il doit émettre, Jacques Bourgeois opère très tôt le matin. L'émission, préparée avec soin, est prestement bouclée : il ne faut pas laisser à l'ennemi le temps de repérer l'émetteur. Puis il cache le poste sous un sofa dans une pièce qui sert de remise. Yvonne, son épouse, est seule dans le secret.

A la fin de l'année 43, leur fille aînée Marguerite-Marie a 19 ans et travaille à la maison avec ses parents, mais elle ne se doute de rien, pas plus que sa sœur Claude (17 ans) et son frère François (16 ans), tous deux pensionnaires de collège. Ce n'est que bien plus tard qu'ils apprendront, bribe par bribe, ce qui est dit dans la présente notice.

En trois ans la C.N.D. est devenu le réseau le plus important et le plus efficace du territoire français. Mais sa réussite même le rend vulnérable : l'Abwehr parvient à infiltrer le réseau et à « retourner » quelques agents. Notamment le radio *Tilden*, arrêté le 4 novembre 43 suite à une imprudence de son chef, livre quantité de noms que le contre-espionnage allemand saura identifier : un mois plus tard la C.N.D. est décimée par un gigantesque coup de filet.

Le prisonnier

Au milieu de la nuit du 9 au 10 décembre 1943, le couple qui dort à l'étage de Soustra est réveillé par des coups à la porte d'entrée et des cris : « Ouvrez. Police allemande ».

Yvonne, depuis la fenêtre, questionne les intrus et palabre, pendant que son mari, habillé à la hâte, gagne une issue derrière la vieille tour. Mais il est cueilli par une rafale de mitrailleuse.

« Vous pouvez descendre, nous le tenons. » Il gît au pied d'un groupe de policiers en civil, la cuisse gauche traversée de deux balles. Ils veulent l'évacuer tout de suite, mais sa femme exige et obtient de le soigner sur place.

Heureusement la blessure « en séton » n'est pas grave : les balles n'ont touché ni os, ni nerf, ni vaisseau. Pendant qu'elle finit de le panser, un policier se permet de frapper le blessé au visage. Aussitôt elle lui retourne son soufflet en disant : « *On ne gifle pas un officier français !* »

Les policiers sont stupéfaits : il se trouve que tant de crânerie, de la part de cette femme, leur en impose. Comme ils veulent effectuer une rapide perquisition, Madame Bourgeois les pilote avec autorité dans tout le château. Devant la chambre des filles, elle s'interpose : non seulement les policiers n'entrent pas, mais *ils s'excusent*. En passant dans la remise, elle s'assoit un instant sur le sofa - au dessus du poste émetteur - avec tant de naturel qu'ils n'y voient rien. Enfin le groupe s'en va, emmenant son prisonnier.

Quelques heures plus tard – trop tard ! – un télégramme parvient à Soustra, venant d'Arbonne : « Ne sommes plus preneurs. Liquidez la marchandise ». Message d'alerte : les Allemands avaient trouvé à Bordeaux, au domicile d'un responsable régional qu'ils venaient d'abattre, une liste de membres du réseau, dont Bourgeois dit le *Landais*, de Gamarde, et Maton dit le *Toubib*, de Biarritz (le Docteur Maton est effectivement pris le même jour). Jacques Bourgeois racontera plus tard que dès son premier interrogatoire les Allemands lui ont mis sous les yeux ce document pour le convaincre qu'il était inutile de nier l'évidence.

Le docteur Maton

Sans perdre de temps Yvonne Bourgeois se rend à la gendarmerie de Montfort : elle porte plainte *pour enlèvement*. Les gendarmes l'envoient à la Kommandantur de Dax où elle « apprend » que son mari est un terroriste et qu'il est emprisonné à la Villa Chagrin. De retour à Soustra, avec l'aide de sa fille Marguerite-Marie, elle enterre le poste émetteur dans le jardin le soir même.

On lit dans le rapport mensuel du Sous-préfet de Dax : « Le 10 décembre la police allemande a arrêté M. Bourgeois Jacques, industriel. Au cours de son arrestation il a été blessé à la cuisse par deux coups de revolver. Les policiers ont déclaré que M. Bourgeois faisait partie d'une liste de trois personnes à arrêter au cours de la même nuit. »

Le rapport mentionne que le même jour M. Labat, retraité des chemins de fer à Peyrehorade, a été arrêté et écroué à Bayonne.

Les infirmières d'Arbonne, MMlles Rospide et Schwab ont par miracle échappé au coup de filet : enfuies de chez elles en chemise de nuit, récupérées par leur chauffeur qui est aussi membre du réseau, elles

sont placées dans la région parisienne où l'Abwehr perd leur trace.

Marguerite Schwab

Marie Rospide

Après quelques jours d'internement et d'interrogatoires à Bayonne, le « terroriste » Bourgeois est dirigé sur Bordeaux et écroué au fort du Hâ.

Tout à la fin décembre 43, à la tombée de la nuit, les policiers Allemands reviennent à Soustra pour une nouvelle perquisition. François Bourgeois s'en souvient :

« C'était les vacances de Noël, j'étais donc là. Ma sœur aînée m'entraîne à l'écart, et me dit qu'il faut aller déterrer une valise cachée dans un coin du jardin ; ce que nous faisons vite et sans bruit, en évitant d'être repérés par le chauffeur allemand qui de temps à autre éclairait les abords avec sa torche électrique. Nous nettoyons la valise en vitesse et nous la posons, encore humide, devant le tonneau de vinaigre, sous le robinet qui goutte un peu. C'est là que les Allemands la découvrent, correctement vinaigrée, au bout d'une heure de recherche. Et ma mère de s'exclamer : « Si vous m'aviez dit que c'était ça que vous cherchiez, je vous l'aurais donné plus tôt ! ». J'apprends alors que les Allemands lui avaient montré en arrivant un mot écrit de mon père, disant à peu près : « Ils savent tout, ils viennent chercher une valise ». Il savait, lui, que sa femme réagirait avec son aplomb habituel.

D'ailleurs, pendant toute la captivité de mon père, elle a continué le travail de la laiterie, et, avec l'aide du transporteur Bastié, et surtout de l'excellent Pépé Chaperon qui lui servait de chauffeur - elle n'avait pas de permis de conduire - elle a assuré la livraison régulière à Dax du beurre et du fromage de Soustra.

Ma mère ne se laissait guère intimider. Un jour, un officier allemand qui parlait bien le français s'est arrêté devant la laiterie et a salué la patronne. Le voilà qui veut la convertir à l'Hitlérisme :

- Voyez, dit-il avec enthousiasme, bientôt nous aurons gagné la guerre, et nous serons les maîtres du monde.

- *Si Dieu le veut ...*, répond suavement ma mère. Alors l'officier nazi se raidit et martèle :

- Je ne connais qu'un Dieu, c'est mon *Führer* !

La conversation s'est arrêtée là, et on n'a plus revu cet illuminé chez nous. »

Le Déporté

Au fort du Hâ, Jacques Bourgeois croise, peut-être sans le savoir, les jeunes Alphonse Laborde de Dax et André Soussotte de Hinx, membres du réseau Alliance arrêtés le 7 décembre, et un autre prisonnier qu'il connaît bien : l'abbé Bordes, que les Allemands ont arrêté le 18 décembre.

A des dates proches ces Landais vont suivre le même chemin : du 8 au 9 janvier J. Bourgeois effectue un long et pénible voyage jusqu'à Compiègne. Dix jours après c'est le tour de l'abbé Bordes : 38 heures dans un wagon partagé par des fils de fer barbelés en trois parties : deux contenant 25 prisonniers chacune, et une troisième au milieu pour les sentinelles ; on peut supposer que ce fut la même chose pour tous.

Le passage à Compiègne est bref : ce camp est une plaque tournante pour la déportation des Juifs et des Résistants saisis en France. De là le trajet le plus éprouvant, cinq jours jusqu'à Weimar (du mardi 25 au samedi 29 janvier), en wagons à bestiaux, à plus de cent par voiture.

L'abbé, qui cette fois est dans le même wagon, note qu'il réussit à imposer un roulement (la moitié assis, la moitié debout, changeant toutes les heures) et remarque « dans les autres wagons nombreux cas de mort et de folie ». Au premier arrêt, sur le quai de Trêves, ils ne peuvent empêcher les bousculades autour des seaux de soupe. Aux autres arrêts, les wagons s'ouvrent juste le temps d'évacuer quelques cadavres. À Gotha enfin on leur donne de l'eau à boire.

À Weimar l'évacuation des wagons est brutale. Mis en colonne, les prisonniers doivent quitter leurs chaussures pour dissuader ceux qui tenteraient de s'évader. Dans la neige et la boue ils marchent pieds nus jusqu'au camp.

Ci-contre : arrivée de prisonniers à Buchenwald, juin 44

(photo clandestine de G. Angeli, survivant du camp)

A l'arrivée à **Buchenwald**, ils sont déshabillés, tondus, aspergés de grésil, douchés, puis vêtus de « guenilles ». Lever à 4h30, appel d'une heure au moins (3 appels par jour), café, départ pour les corvées à la carrière. Jacques Bourgeois (**matricule 43 846**) évoquera plus tard ces journées interminables où, la courroie à l'épaule, il tirait des traîneaux de terre et de pierres, comme une bête. Il dira aussi qu'au bout de quelques semaines il eut de la peine à reconnaître l'abbé Bordes, très éprouvé².

Bientôt leurs chemins se séparent : au début mars 44, quelques jours après la mort de « Fanfan » Laborde à l'hôpital du camp, l'abbé est envoyé à la prison d'Offenburg, puis en fin octobre à Gaggenau où il sera exécuté avec André Soussotte le 30 novembre.

Resté à Buchenwald, J. Bourgeois est soudain terrassé, dans le courant du mois de mars 44, par une pneumonie : par chance la violente fièvre le quitte aussi soudainement au bout de dix jours. Alors, dans les dures conditions qu'on imagine, il emploie toute son énergie à refaire patiemment ses forces : il y parvient tant bien que mal, aidé par sa robustesse naturelle, et plus encore par sa farouche volonté de vivre.

Au début de l'automne 44, au bout de huit mois d'internement à Buchenwald, Jacques Bourgeois est déplacé (12 et 13 octobre 1944) au nouveau camp de **Dora-Mittelbau** où il va rester six mois encore. Les prisonniers y font l'assemblage des V1, puis des V2, dans des usines souterraines. Les conditions de vie – de survie – sont épouvantables, dans le « tunnel » comme au dehors. Les travailleurs forcés y sont plus surveillés qu'ailleurs, au point qu'on a prétendu tout sabotage impossible. Pourtant il leur arrivait de déjouer la vigilance des kapos en défaisant un jour ce qu'ils avaient fait la veille : J. Bourgeois en a témoigné pour l'avoir vécu.

Il apprend que son ami de Biarritz le docteur Maton exerce au Revier³ de Dora. En janvier 45 le docteur Leclerc (en réalité le Professeur Dreyfus) venu aussi de Buchenwald se fait admettre au Revier pour soigner les tuberculeux.

L'hiver 1945 est l'époque des terribles « marches de la mort » : quantité de déportés sont forcés d'évacuer les camps de l'Est « menacés » par l'avancée des Russes. Au bout de la route, 60 000 morts-vivants s'entassent à Bergen-Belsen, dont la moitié meurt d'épuisement ou est emportée par le typhus. D'autres parviennent à Dora. Au printemps l'Allemagne nazie se réduit à un couloir Nord-Sud pris en étau par les Alliés. Dans le plus grand désordre, certains camps du Nord tentent d'émigrer vers le Sud et d'autres du Sud vers le Nord, car ce sont les seules directions possibles.

Le jeudi 5 avril commence l'évacuation de Dora. J. Bourgeois fait partie du premier convoi. Le voyage dure cinq jours, à 100 par wagon découvert, toutes nationalités confondues. Les rescapés de l'Est, les plus désespérés qui soient, forment des meutes redoutables. Avec le bombardement des lignes et des centres ferroviaires, les arrêts se multiplient ; on en profite pour évacuer les morts et aligner les cadavres le long de la voie.

Le lundi 9 avril les survivants descendent à Bersen et marchent six kilomètres, en laissant de nouveaux morts au bord de la route. Au camp de **Bergen-Belsen** où d'autres convois les rejoignent, on entend la canonnade. Le mécanisme des camps se détraque : les canalisations sont coupées, la nourriture presque inexistante ; dès le vendredi les SS arborent des brassards blancs, avant d'être remplacés par des gardes roumains et hongrois (qui eux ne peuvent s'enfuir). Dans beaucoup de baraquements les morts ne sont plus évacués et les vivants s'en distinguent à peine.

Le dimanche 15 avril dans l'après-midi paraît une colonne blindée anglaise. Si les pauvres

² J. Bordes avait alors 64 ans, et J. Bourgeois 49.

³ Le Revier est « l'hôpital » du camp. Les docteurs Maton et Dreyfus seront aussi rapatriés en mai 45.

survivants sont alors soulevés par la joie et l'espoir, les premiers observateurs qui découvrent Bergen-Belsen sont eux saisis d'horreur.

Ci-contre : un aspect du camp (avril 1945)

Le camp est libéré, mais encore faut-il survivre ! Des pillards sont abattus par les derniers gardes, des kapos sont lynchés. Les internés se regroupent par nationalité et s'organisent. Dès le mardi ils sont tous copieusement désinfectés au DDT par les infirmiers britanniques. Le ravitaillement s'améliore assez vite, mais plus d'un se rend malade à manger des conserves de viande. Prudent, J. Bourgeois s'astreint dès le samedi suivant à un jour de diète.

Le lundi 23 avril, il est dans le premier groupe qui prend la direction de la **Belgique**, à bord des camions du ravitaillement alliés.

Accueilli et soigné par la Croix Rouge, il passe quelques jours de repos à Bruxelles, puis il prend le train pour **Paris**. Là il lui faut d'abord recouvrer *son existence administrative*. Tout ancien déporté, qu'il le veuille ou non, doit se faire enregistrer à l'Hôtel Lutetia, dans la cohue la plus complète, mais dans les formes : c'est ainsi que le **2 mai 1945** Jacques Bourgeois est officiellement libéré du camp de déportation de Bergen-Belsen.

Le Revenant

Au château de Soustra c'est la fin de l'angoisse : il est vivant, et son retour à Gamarde est annoncé pour le 5 mai.

Le jour dit - un matin glacial où il a même neigé par endroit - Yvonne et François Bourgeois attendent à la gare de Dax l'arrivée du train de Paris. Ils scrutent chacun des voyageurs qui en descendent : aucun d'eux n'est celui qu'ils espèrent. Pourtant un de ces inconnus s'avance vers eux, un homme terriblement maigre, mais qui sourit, parce que lui, il a reconnu sa femme et son fils...

A Gamarde la municipalité a préparé une **grande réception**. La population est assemblée devant le château de Soustra. La fanfare résonne. Le maire Me Joseph Defos

du Rau prononce un magnifique discours de bienvenue. Le Revenant est acclamé.

Il constate avec quelque étonnement qu'on le félicite de ne pas avoir révélé aux Allemands les activités secrètes de tel ou tel Gamardais. Il apprend aussi qu'il a été nommé conseiller municipal depuis le 5 janvier : pour décliner cet honneur, il prétexte sa méconnaissance des affaires communales et invoque son état de santé. Il faut dire qu'à cette date du 5 mai Gamarde est en pleine campagne des Municipales et l'ancien Déporté, que chaque camp voudrait bien annexer, se sent un peu déphasé au milieu de ces préoccupations électorales.

Lui-même ne désire qu'une chose : reprendre sa vie familiale et professionnelle, le plus tôt possible, en toute simplicité.

Les années paisibles

C'est ce qu'il fait : en rentrant chez lui il ne brigue aucun mandat, ne réclame aucune place, ne revendique aucun honneur particulier.

Pourtant les honneurs pleuvent, bien mérités : il est bientôt Officier de la Légion d'Honneur, Lieutenant-colonel, médaillé de la Résistance, médaillé de la Déportation, Commandeur de l'Ordre national du Mérite ...

Mais aux anniversaires de la Victoire comme aux autres commémorations, il ne se pousse jamais au premier rang.

Sur son passé de vieux soldat, de Résistant et de Déporté, il fait rarement des confidences, même à ses propres enfants.

À Soustra, la vie est « simple et tranquille ». Les années passent, ponctuées par le mariage des enfants et les autres événements joyeux ou tristes que connaît toute famille ordinaire.

Yvonne, cette vraie Mère Courage, s'éteint en juin 1962

Monsieur Jacques Bourgeois, qui fut chez nous *le Landais*,
puis le rescapé des Camps de la Mort,
décède à Soustra le 2 juillet 1968.

J.D. juillet 2005